

cela sonne bien ; au théâtre, on ferait un effet là-dessus.

Ingénue approuva de la tête.

Pendant ce colloque, Rétif avait remplacé sa fidèle redingote par un déshabillé de nuit un peu grotesque, mais commode à la déclamation.

— Étrange vicissitude ! s'écria-t-il, en se sentant libre dans les entournures, coups du sort ! caprice de la vie ! jeux de l'âme ! voilà un homme que nous abhorrons, qui était notre ennemi capital ; voilà un misérable à qui, toi et moi, nous eussions ouvert un chemin prompt et droit vers la potence, n'est-ce pas ?

— Vers la potence ? reprit Ingénue. Oh ! mon père, monsieur Auger était bien coupable, mais il me semble aussi que vous allez trop loin.

— Oui, c'est vrai, j'exagère peut-être un peu, dit Rétif ; mais je suis poète, ma chère. *Pictoribus atque poetis*, comme dit Horace. Je répète donc la potence ; car si, toi, tu ne l'y eusses pas envoyé, moi un homme, moi ton père, moi blessé dans mes sentiments et dans mon honneur, je l'eusse envoyé, non-seulement à la potence, mais encore à la roue, et cela très volontiers ! Eh bien ! aujourd'hui, voilà que cet homme se trouve être le plus parfait, le plus accompli des braves gens ! voilà qu'il joint à ses mérites celui du repentir ! voilà qu'il est doublement digne d'éloges, non-seulement parce qu'il fait le bien, mais encore parce qu'il le fait après avoir fait le mal ! O Providence !

Ingénue levait de temps en temps son œil inquiet, et commençait à s'effrayer de cette exaltation de son père.

Celui-ci continua :

— Heureux précepte du législateur Jésus : « Celui qui se repent vaut plus que celui qui n'a jamais péché. »

— Pourquoi, demanda Ingénue, appelez-vous Jésus-Christ un législateur ?

— C'est bien, c'est bien, mon enfant, répondit Rétif ; nous autres philosophes, nous savons à quoi nous en tenir sur les termes. Je trouve donc Auger un plus honnête homme que tant d'autres, et je lui en sais gré doublement, puisque c'est toi qui as causé sa conversion.

— Moi, mon père ?

— Sans doute, toi ! Reconnais donc là cette voix secrète du cœur, ce mobile de toutes les actions généreuses de ce monde : si Auger ne t'aimait pas, il n'eût pas agi ainsi.

— Mon père... s'écria Ingénue rouge, honteuse et mécontente à la fois.

— Que dis-je, aimer ? continua Rétif : il faut idolâtrer les gens pour sacrifier ainsi tout, tout ! Ne disons donc pas ici : « Auger fut vertueux par amour de la vertu ; » oh non, et voilà l'erreur des hommes vulgaires ; là était l'erreur de ce brave curé Bonhomme et du digne fabricant Réveillon, qui tous deux attribuent le changement d'Auger à un retour de conscience. Non, ma fille, non ! Auger s'améliore, non point par l'amour de la vertu, mais par la vertu de l'amour.

Ingénue ne releva pas le trait.

Il en résulta que Rétif releva la tête, car il semblait attacher, ce soir-là, un grelot à chacune de ses paroles, pour le faire sonner à l'occasion.

— Eh ! eh ! fit-il avec une parfaite satisfaction de lui-même, il me semble, par ma foi, que je viens de dire là une chose charmante ; et, en vérité, je m'étonne, Ingénue, que toi, avec ce sens exquis que le ciel t'a donné, tu ne l'aies point remarquée. La *vertu de l'amour*, cela me fera un titre délicieux pour ma première nouvelle, et même pour un roman.

Et là-dessus, embrassant sa fille, Rétif se retira dans son alcove. Cinq minutes après, bercé par la satisfaction d'avoir trouvé un si beau titre, et peut-être bien un peu aussi par les fumées des vins fins qu'il avait bus, il dormait de ce sommeil doublement orgueilleux de l'homme et du poète satisfait de lui-même.

Quant à Ingénue, elle se retira dans sa petite chambre, fort peu disposée à dormir avant de s'être demandé à elle-même ce que signifiait cette idolâtrie d'Auger au moment même où éclatait l'indifférence de Christian.

XLII.

AUGER AMOUREUX.

Au reste, tout ce qu'avait dit Réveillon à Rétif, et Rétif à sa fille à l'endroit d'Auger était de la plus exacte et de la plus stricte vérité.

Auger semblait se multiplier, sous l'influence du feu secret qui le dévorait.

Sa besogne, il la faisait fondre et disparaître sous ses doigts avec une intrépidité qui donnait des vertiges à ses compagnons de travail.

Puis, des vertiges, ils arrivaient aux sueurs froides, et c'est concevable pour quiconque étu-

die, pendant un quart d'heure seulement, l'intérieur d'un bureau.

L'expéditionnaire du gouvernement a passé de tout temps pour un flâneur ; c'est un préjugé établi ; mais, en tout cas, l'expéditionnaire particulier ne lui cède en rien quand il peut se le permettre.

Nous faisons naturellement une exception pour tout expéditionnaire travaillant à la ligne.

Le prétexte de la belle écriture, à laquelle on s'applique, constitue surtout un temps froid dans le travail, ce que savent parfaitement les véritables calligraphes, qui abusent de leur talent. Tandis que l'on prend ses mesures, et après ses mesures, son élan pour une majuscule, on eût gribouillé une demi-page.

Auger écrivait comme le célèbre Saint-Omer, rendu plus célèbre encore par notre spirituel ami Henri Monnier ; mais il avait des intermittences : il comprenait avec une merveilleuse intention, ce qui avait besoin d'être soigné et ce qui pouvait être lâché ; au lieu de mouler toutes choses en toutes circonstances, comme un expéditionnaire ordinaire, il savait être sobre de majuscules, de pleins et de déliés pour les lettres ou les écritures sans valeur aucune. Aussi les factures, les commandes et les acquits, il les abattait par douzaines, tandis que son voisin avait à peine tracé le titre d'une pièce.

Ce voisin, distancé par cette rapidité d'exécution, paraissait ne plus avoir rien fait de la journée, ainsi que le caissier, à qui ses bordereaux et ses reçus, son livre tenu en *doit* et *avoir*, suffisaient autrefois comme occupation.

Réveillon, qui croyait avoir deux phénix dans ces deux employés, s'aperçut, au contraire, que, sur les trois, il n'en avait qu'un : Auger effaçait les deux autres.

Le résultat de tout ceci fut que le caissier, troublé de voir ce Gargantua de l'expédition dévorer à lui seul le travail de trois personnes, perdit la tête, et ne vit plus clair sur la table de Pythagore. Ce fut alors que, tout naturellement, des erreurs se commirent de plus en plus graves, au fur et à mesure que le caissier perdait de plus en plus la tête, et que monsieur Réveillon fronça le sourcil comme Jupiter, de façon à faire trembler tout l'Olympe du faubourg Saint-Antoine.

Sournois et taciturne, Auger guettait l'occasion où le caissier ferait trop de sottises. Cette occasion ne pouvait tarder à se présenter. Un

jour, un acheteur honnête rapporta un billet de caisse de soixante livres que le caissier lui avait rendu en trop sur un billet de mille qu'il avait change au grillage de maître Réveillon.

Ce jour là, Réveillon dit tout haut :

— Voilà un homme dont j'avais pitié, parce qu'il avait femme et enfant, et qu'il faudra, cependant, que je mette à la porte au premier jour.

Or, poussé par les demoiselles Réveillon, idolâtre du père, obséquieux avec Rétif, tout pâle et tout en genuflexions quand il apercevait Ingénue, Auger faisait des pas de géant dans la carrière qu'il s'était choisie.

Un jour, il attendit Réveillon dans le couloir qui conduisait à la caisse. Le caissier venait de partir, sa besogne faite, et l'expéditionnaire, essouffé, avait doublé la somme de son travail habituel sans être arrivé à faire la moitié de la besogne qu'Auger avait faite lui-même.

Nous avons dit qu'Auger attendait Réveillon ; mais Auger s'arrangea de manière à ce que Réveillon crût l'avoir rencontré.

Le marchand de papiers peints nageait dans la satisfaction ; connaissance prise des résultats que nous venons de dire, il se frottait les mains.

— Parbleu ! dit-il à Auger, je suis ravi de vous rencontrer pour vous faire mon compliment.

— Ah ! monsieur, dit Auger avec une profonde humilité, monsieur, par grâce, ne vous moquez pas de moi ; ce n'est pas ma faute, je vous le jure, si je travaille si mal.

— Comment ! que dites-vous là ? demanda le fabricant.

— Monsieur Réveillon, n'abusez pas de mon malheur, poursuivit Auger.

— Je ne vous comprends pas, mon ami.

— Hélas ! monsieur, je le vois bien, si cela continue, il me faudra quitter votre maison.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je vous vole, monsieur Réveillon.

— Hein ?

Auger répéta d'un ton plus dolent encore que la première fois :

— Parce que je vous vole, vous dis-je.

— Que me volez-vous ?

— Votre temps.

— Ah ! par exemple ! expliquez-moi cela, Auger ; vous êtes, au contraire, un véritable phénomène.

— Oh ! monsieur !

— Vous me volez mon temps, dites-vous, vous qui faites à vous seul plus de besogne que les deux autres n'en font ensemble ?

— Alors, monsieur, continua Auger en secouant piteusement la tête, j'en ferais comme quatre, si je n'avais pas le malheur que j'ai.

— Quel malheur ?

— Ah ! ne parlons pas de cela, et permettez plutôt, monsieur . . .

Auger leva les bras au ciel.

— Que voulez-vous que je permette ? voyons.

— C'est un bien grand malheur pour moi, monsieur : j'étais si bien chez vous sous tous les rapports !

— Holà ! songeriez-vous à me quitter, par hasard ? s'écria Réveillon.

— Hélas ! il le faudra bien, un jour ou l'autre.

— Ce ne sera pas du moins, à ce que j'espère, sans me dire la cause de votre départ.

— Monsieur, monsieur, ce n'est point une confidence à vous faire.

— Mais, pardieu ! si, au contraire ; quand les gens me quittent, je veux savoir pourquoi.

— Je vous l'ai dit.

— Vous me volez mon temps ! oui, vous m'avez dit cela. Maintenant, comment me le volez-vous ? voyons, expliquez-moi cette énigme.

— Mais par mes distractions, monsieur.

— Eh ! eh ! fit Réveillon en riant aux éclats, Auger a des distractions !

Et, en effet, le fabricant de papiers peints était émerveillé qu'un homme fût assez ennemi de lui-même pour s'accuser là où tout autre se fût élevé des arcs de triomphe.

— S'il y avait un remède à mon malheur, encore, continua Auger ; mais non, il n'y en a pas.

— Mais à quel malheur, [enfin ? expliquez-vous. Appelez-vous ces prétendues distractions un malheur ?

— Un malheur d'autant plus grand, monsieur, qu'elles ne feront que s'accroître de jour en jour. Quand une fois le chagrin s'est glissé dans le cœur d'un homme, oh ! cet homme est perdu et bien perdu !

— Pauvre garçon ! vous avez du chagrin !

— Jusqu'au plus profond de mon cœur, monsieur.

— Que vous manque-t-il ? voyons, est-ce de l'argent ?

— De l'argent ? mon Dieu ! je serais trop in-

grat de dire une pareille chose : vous me payez le double de ce que je vau, monsieur !

— Il est charmant, ma parole d'honneur ! Ariez-vous, par hasard des remords ?

— Dieu soit loué ! la paix de ma conscience est faite, et celle de votre maison la maintient chaque jour.

— Alors je ne vois pas, je ne puis deviner . . .

— Monsieur, je suis amoureux sans espoir et sans relâche.

— Ah ! d'Ingénue peut-être ? fit Réveillon frappé comme d'un éclair.

— Vous l'avez deviné, monsieur.

— Ah ! diable !

— Follement amoureux de mademoiselle Ingénue.

— Tiens ! tiens ! tiens !

— Et cela ne vous fait pas frémir !

— Mais non !

— Vous ne vous reportez point à toute l'honneur que je lui inspire ?

— Cela peut se calmer, cher monsieur Auger, si toutefois cela n'est déjà fait.

— Mais, réfléchissez-y donc, tout me sépare d'elle.

— Bah, bah, bah ! on a jeté des ponts sur des rivières plus larges.

— Quoi ! monsieur, vous ne vous apercevez pas d'une chose en me parlant ainsi ?

— De laquelle ?

— C'est que vous cherchez à me donner de l'espoir.

— Parbleu ! si je cherche ! mais oui, je cherche, et je réussirai, j'y compte bien.

— Comment, monsieur, vous ne me raillez point ?

— Pas le moins du monde.

— Je pourrais espérer de vous . . .

— Tout.

— Oh ! monsieur !

— Pourquoi pas ? vous êtes un habile travailleur, un honnête homme ; vous avez des appointements encore médiocres, mais que je puis augmenter.

— Oh ! monsieur, n'augmentez rien, et faites que mademoiselle Ingénue ne me déteste pas ; faites qu'elle puisse écouter les vœux que je forme pour son bonheur ; faites qu'elle ne me repousse pas, quand je lui dirai combien je l'aime, et alors, oui alors, monsieur, vous aurez plus fait pour ma fortune que si vous me donniez la place de caissier chez vous ! vous aurez plus fait

que si vous me donniez mille écus d'appointements ! et même, je vous en supplierai, chargez-moi, écrasez-moi de travail : je ne reculerai jamais, je ne me plaindrai jamais, je ne demanderai jamais un sou d'augmentation. En un mot, monsieur Réveillon, obtenez pour moi la main de mademoiselle Ingénue, et vous aurez près de vous un homme qui vous sera dévoué jusqu'au dernier soupir.

Auger embrouilla si bien Réveillon dans les fils de cette éloquence amoureuse, que le fabricant fut tout à la fois ému, ravi et convaincu.

— Eh quoi ! dit-il, ce n'est que cela ?

— Comment, que cela ?

— Je dis que vous ne désirez pas autre chose que d'épouser Ingénue ?

— O Dieu ! je n'ose pas même songer à un pareil bonheur !

— Mais, à vous entendre, on croirait qu'il s'agit d'une princesse du sang ! Qu'est-ce donc après tout, que mademoiselle Ingénue ?

Le fabricant trouvait que ce grand éloge de mademoiselle Rétif rabaisait un peu mesdemoiselles Réveillon.

— Ce que c'est ? répéta Auger. Ah ! monsieur, c'est une belle, c'est une adorable jeune fille !

— Oui, mais qui n'a pas de dot.

— Elle vaut des millions.

— Que vous lui gagnerez, mon cher Auger ?

— Oh ! je l'espère. Oh ! je m'en sens la force, entre un amour comme celui que j'ai pour elle et un zèle comme celui que vous m'avez inspiré pour vos intérêts.

— Eh bien ! mon ami, dit Réveillon d'un air important, voici la marche à suivre.

— Oh ! oui, monsieur, conseillez-moi.

— D'abord, le père a pouvoir sur son enfant et me paraît parfaitement disposé en votre faveur.

— Vraiment ?

— Il faut l'achever.

— Oh ! je ne demande pas mieux.

— Rétif est sensible aux procédés, aux attentions.

— Accepterait-il de moi un petit cadeau ?

— Délicatement fait, sans doute.

— L'amour que j'ai pour sa fille et le respect que j'ai pour lui me donneront de la délicatesse, monsieur.

— Ensuite vous l'inviterez à dîner.

— Bon !

Ingénue. — Vol. D. No. 16.

— Et au dessert, vous lui ouvrirez votre cœur.

— Je n'oserai jamais.

— Laissez donc !

— C'est sur l'honneur, comme je vous le dis.

— Ta, ta, ta ! . . . Enfin, vous vous adresserez à la jeune fille elle-même, que je disposerai favorablement pour vous par mesdemoiselles Réveillon, ses amies.

— Que de bontés, monsieur !

Et Auger joignit les deux mains, en homme accablé.

Réveillon lui prit ces deux mains entre les siennes.

— Vous les méritez, Auger, lui dit-il, et puisque votre bonheur dépend de cela, je veux, entendez-vous bien ? je veux que vous soyez heureux.

Auger se retira plein de joie.

Réveillon tint parole.

Il fit attaquer Ingénue par ses filles, Rétif par Auger.

Enfin il attaqua lui-même.

Les résultats de ces attaques ainsi combinées furent tels que Rétif accepta une montre et une invitation à dîner d'Auger.

Restait Ingénue.

Les demoiselles Réveillon insistèrent si fort près d'elle que la jeune fille consentit à accompagner son père aux Prés-Saint-Gervais, où le repas devait avoir lieu.

XLIII.

CONVALESCENCE DE CHRISTIAN.

Que se passait-il aux écuries du comte d'Artois, tandis qu'à l'extrémité opposée de Paris tout conspirait contre le bonheur de Christian ?

Sa mère ne l'avait point quitté d'une minute : le jour, dans un fauteuil à son chevet ; la nuit, dans un lit près du sien.

Vingt fois Christian, l'assurant qu'il allait mieux, avait tenté de l'éloigner ; mais elle s'y était constamment refusée.

L'amour maternel de la comtesse Obinska se traduisait chez elle, comme tous les autres sentiments, par l'expression d'une volonté contre laquelle Christian n'avait pas même l'idée de lutter.

Prête, à chacun des mouvements de son fils, à lui donner ce dont il avait besoin, surveillant même son sommeil, vigilante à lui épargner la

moindre émotion, elle avait réussi enfin à guérir le corps, sans s'apercevoir, la pauvre femme, du mal qu'elle avait fait à l'âme.

Les jours et les nuits s'écoulèrent ainsi, pareils à des siècles pour le malade ; il comptait les heures, les minutes, les secondes ; on eût dit qu'il les poussait devant lui avec toute la force et toute l'énergie d'une constante volonté.

Selon les prescriptions du docteur Marat, Christian dut garder le lit jusqu'au quarantième jour. Plus d'une semaine avant ce quarantième jour, Christian prétendait qu'il était arrivé ; mais, l'inexorable almanach à la main, la comtesse maintint le jeune homme alité jusqu'à ce que la vingt-quatrième heure du quarantième jour fût écoulée.

Enfin, cette heure tant désirée arriva où il fut permis à Christian de faire ce premier pas qui devait le conduire vers Ingénue, après dix autres jours de chambre gardée.

Tout en boitant légèrement, il alla s'étendre sur une épaisse fourrure, au milieu de la chambre, comme font les enfants qui essaient leurs forces.

Puis il se remua ; la douleur avait disparu, les chairs étaient devenues solides, le blessé se tenait sur sa jambe malade sans éprouver aucun accident.

Peu à peu, il s'exerça à faire le tour de la chambre ; puis, lorsque le tour de la chambre fut devenu chose facile, il essaya de monter et de descendre un petit degré de cinq marches, ce à quoi il réussit avec l'aide de sa mère.

Bientôt l'air d'une cour voisine lui fut permis ; il descendit, toujours au bras de la comtesse, dans cette cour ombragée de quelques arbres ; il accoutuma ses poumons et sa tête à l'absorption d'un air plus vif et plus nourrissant.

Enfin, il redevint à peu près ce qu'il avait été.

Deux fois il était arrivé à se procurer du papier et un crayon, et chaque fois, profitant du sommeil de sa mère, qui dormait, le croyant endormi lui-même, il était parvenu à tracer quelques lignes à l'adresse d'Ingénue ; mais, ce billet une fois écrit, qu'en faire ? à qui le confier ? par qui le faire porter rue des Bernardins ? Il n'avait aucun rapport avec les gens de la maison ; la femme de chambre de Marat lui inspirait une répugnance profonde, et, quant à Marat, ce n'était certainement pas à lui que le jeune homme se fût ouvert de sa passion pour la fille de Rétif de la Bretonne.

Les deux billets écrits restèrent donc dans les poches du jeune homme, qui les conservait, espérant trouver une occasion qui ne se présentait point.

Mais une chose consolait Christian : c'est que, sentant revenir ses forces, heure par heure, il pouvait déjà calculer le jour de sa liberté.

Ce jour heureux parut enfin : Christian put se promener. Il est vrai que c'était en voiture, et que sa mère ne le quitta point un seul instant. Le carrosse parcourut, avec avarice au gré de Christian, Paris et ses plus belles rues. Hélas ! c'est rue des Bernardins que Christian eût voulu se rendre ; mais le moyen de dire à un cocher devant la comtesse Obinska : « Faites-moi traverser la rue des Bernardins ! »

Après trois jours de cet exercice, il fut décidé que Christian pouvait sortir à pied ; mais sa mère lui donnait le bras.

Enfin, il fut convenu que le lendemain, c'est-à-dire après avoir occupé l'appartement de Marat pendant cinquante-cinq jours, on le quitterait.

C'est une scène difficile à décrire que celle qui accompagna le départ de Christian et de sa mère ; cependant, nous le tenterons.

Marat s'était fait beau ; il avait réuni sur sa personne tous les luxes différents dont il pouvait disposer.

Son plan était celui-ci :

Redevenir pour un instant le jeune homme d'autrefois, le Marat de Pologne ; forcer, par sa vue, le cœur de la comtesse Obinska à une reminiscence à laquelle son nom n'avait point suffi.

Peine perdue ! L'habit seul était irréprochable, rien n'y manquait, et le tailleur avait fait de son mieux.

Mais la comtesse, quoiqu'elle ne cherchât ni n'évitât le regard de Marat, ne reconnut rien, et elle fit ses remerciements au chirurgien sans aucune phrase romanesque.

Lorsque Marat vit marcher le beau jeune homme, souriant à l'idée de sa future liberté, et qu'il se regarda lui-même dans un miroir, il n'eut d'autre consolation que de lui chercher une ressemblance quelconque avec le précepteur de la comtesse Obinska.

— Monsieur, lui dit la comtesse, vous admirez cette santé, n'est-ce pas ? la cure que vous avez faite ?

— Oui, madame, répondit Marat, j'admire mon ouvrage.

La comtesse, à ces mots, laissa courir sur ses joues, ordinairement si pâles, un reflet de flamme qui s'éteignit presque aussitôt, et, comme d'habitude, elle redevint froide et haute.

— Vous avez raison de n'être pas modeste, monsieur, dit-elle ; la cure vous a fait honneur.

— N'est-ce pas ? dit-il ; mais vous ne vous doutez pas de ce que c'est que la volonté, madame : pour ce jeune homme-là, j'eusse fait des choses dignes du dieu Esculape en personne.

Christian salua, un peu embarrassé de ces regards familiers qu'il n'avait pas encore remarqués dans son médecin. Il lui semblait, à ce jeune gentilhomme, qu'entre le malade et le guéri il y avait la distance d'un respect de plébéien.

La comtesse feignit de ne point s'apercevoir de l'insistance de Marat ; elle feignit aussi de ne pas remarquer l'embarras du jeune homme.

— Et maintenant, monsieur, dit-elle, la reconnaissance ne saurait nous empêcher de régler nos comptes.

Marat rougit.

— De l'argent ? dit-il.

— Non, monsieur, fit la comtesse avec un souverain orgueil, — de l'or.

Marat se redressa.

— Voulez-vous m'humilier ? dit-il.

— Au contraire, dit la comtesse ; veuillez me dire en quoi, monsieur, un chirurgien que l'on paie est humilié.

— Madame, il me semble que vous oubliez trop ce que c'est que Marat : Marat n'est pas seulement un chirurgien ; Marat... — et il regarda fixement la comtesse, — Marat...

Puis faisant un pas vers elle, et croisant les bras,

— Savez-vous ce que c'est que Marat ?

La comtesse pinça légèrement ses lèvres.

— Marat, répéta-t-il en appuyant sur le mot, Marat, c'est mon nom ! le savez-vous bien, madame, ou, l'ayant oublié, faut-il que je vous le rappelle ?

— Je le sais, monsieur, répondit la comtesse en jouant l'étonnement ; vous ne me l'avez point laissé ignorer. Est-ce que ce nom-là m'impose quelque obligation à laquelle j'essaie de me soustraire ? Ce serait bien contre mon gré, monsieur Marat, je vous assure.

Marat foudroyé par cet aplomb, resta muet.

Mais ce n'était point assez : l'implacable comtesse le poursuivit de son regard jusqu'à ce qu'il baissât le sien, ébloui par le rayonnement impi-

toyable de ces yeux qui flamboyaient comme deux torches.

— Donc, continua la comtesse, nous quittons, mon fils et moi, votre demeure, que vous nous avez si obligeamment prêtée. Je vous prie d'excuser tout le désagrément que nous vous avons causé, monsieur.

Puis, avec cette imperceptible provocation qui désarçonnait Marat,

— Croyez bien, monsieur, ajouta-t-elle, que si la vie de mon fils n'eût pas été compromise par le moindre mouvement, je ne l'eusse pas laissé une seconde chez vous, au risque de vous déplaire.

Cette extrême politesse pouvait aussi bien être une extrême impolitesse, Marat le comprit-il ainsi ?

Oui, car ses lèvres pâlirent ; oui, car son œil disparut sous ses sourcils, et un tremblement de colère nerveuse secoua tout son corps.

La comtesse alors, aux yeux de Christian, qui n'avait rien compris à cette scène, posa sur la table une bourse pleine d'or.

Marat fit un mouvement pour repousser cette bourse ; mais un dernier regard de la comtesse glaça ce mouvement, et le chirurgien laissa tomber ses bras inertes à ses côtés.

Alors la comtesse, prenant Christian par le bras,

— Viens, mon fils, dit-elle.

Et elle profita du moment où Christian sautait Marat pour se glisser la première dans l'escalier.

Marat ouvrit ses bras comme pour y serrer le jeune homme ; mais la comtesse devina son intention, et, au risque de renverser son fils, encore mal assuré sur ses jambes, elle le saisit par le bras et l'attira vers elle avec une vigueur qui eût arraché une branche d'arbre.

— Et maintenant, prenez garde de tomber, Christian, dit-elle en se plaçant entre Marat et le jeune homme.

Ce fut le dernier coup.

Marat, éperdu de colère et de honte, poussa la porte, qui se referma avec bruit derrière la comtesse et son fils, fondit sur la bourse qu'il déchira et dont il sema l'or par toute la chambre en fouettant tables, chaises et lit avec cette précieuse mitraille.

Mais il avait avec lui une bonne ménagère qui ramassa jusqu'au dernier double louis.

Elle en rendit quatre-vingts à Marat, mais il s'en était bien certainement perdu dix.

— Oh ! murmura le médecin en jetant par la fenêtre un regard oblique sur la voiture qui emportait la mère et le fils, oh ! louve ! oh ! louveteau ! Cette femme n'est pas plus femme que la cavale sauvage de ses steppes !... Aristocrate, aristocrate, aristocrate ! je me vengerai de toi comme des autres !

XLIV.

CE QUI SE PASSAIT PENDANT CE TEMPS-LÀ A LA RUE DES BERNARDINS.

Ce silence dont Ingénue ne pouvait se rendre compte, parce qu'elle en ignorait complètement la cause, avait produit, rue des Bernardins, un résultat fatal.

Nous avons vu où en étaient les affaires d'Auger, nous ne dirons pas auprès d'Ingénue, mais auprès de Réveillon et de Rétif.

Réveillon n'avait pas tardé à prendre Rétif à part, et à lui annoncer qu'il s'agissait tout simplement d'un mariage.

Rétif en avait bien quelque soupçon.

Il n'avait qu'une objection à faire et la fit : c'était l'instabilité de la fortune de son gendre.

Mais Réveillon leva cette difficulté unique en répondant que le jour de son mariage, il donnerait à Auger comme cadeau de noces deux mille livres de gages. De son côté, Auger alla au-devant de toute objection en offrant de vivre avec sa femme et son beau-père, et de verser ses deux mille livres dans la maison.

Tout cela s'agissait autour d'Ingénue comme un bourdonnement terrible ; la pauvre enfant se sentait si peu de chose au milieu de tous ces arrangements qui paraissaient intéresser le bonheur de tant de monde, qu'elle ne pouvait guère faire plus de résistance que n'en fait la nacelle à la mer, la feuille au tourbillon.

Elle entendait parler, — comme d'une affaire arrêtée, de ce projet d'union dont la pensée seule l'épouvantait ; — comme d'une chose faite, de ce mariage auquel elle ne voulait point consentir.

Lorsqu'on lui en toucha le premier mot, il y avait à peu près trois semaines qu'elle était séparée de Christian ; elle ne se faisait pas illusion ; elle avait dit à son père : « Si je ne revois pas Christian dans ce mois, je ne le reverrai jamais ! et si je ne revois pas Christian demain, je ne le reverrai pas dans un mois ! »

Elle n'avait pas revu Christian.

Mais elle avait au fond de sa conscience quelque chose qui lui disait : « Il y a une puissance plus forte que Christian qui empêche que tu ne revoies Christian. »

Seulement, cette puissance, quelle était-elle ?

Voilà ce qu'ignorait Ingénue, voilà ce qui la laissait dans le doute.

Le doute, ce ver qui ronge le cœur du savoureux de tous les fruits, de l'amour !

Comme on parla à Ingénue de son mariage avec Auger ainsi que d'une chose facile, elle n'eut pas le courage de le discuter.

Le retarder, c'était tout ce qu'elle pouvait.

Oh ! si pendant ce retard il lui arrivait une lettre de Christian, si elle en apprenait quelque nouvelle, alors comme elle eût défait cette chose faite !

Christian amoureux ou mort, elle lutterait ; à l'un ou à l'autre, elle serait fidèle.

Mais à Christian oublieux, inconstant, parjure, n'était-ce pas une honte à elle de garder sa promesse ?

Elle demanda un mois pour se décider.

On n'espérait pas tant que cela, — Réveillon du moins ; — aussi trouva-t-il la demande d'Ingénue parfaitement raisonnable.

Rétif aurait bien voulu n'accorder que quinze jours ; il tremblait que, pendant ce mois, Christian ne trouvât moyen de donner de ses nouvelles à Ingénue.

Et il le sentait bien, le romancier, il n'était fort que du silence de Christian ; ce silence rompu, tout l'échafaudage croulait.

Le mois s'écoula. On a vu comment Christian avait écrit, mais comment aussi il n'avait trouvé aucun moyen de faire parvenir ses lettres.

Pendant ce mois on arrangea tout, comme si, au bout du mois, on n'eût fait aucun doute du consentement d'Ingénue : les bans furent publiées, les cadeaux de noces achetés. On se tint prêt au risque qu'Ingénue ne fût pas prête.

Réveillon était si fort enthousiaste d'Auger, qu'Auger eût-il eu besoin de dix mille francs, il n'avait qu'à demander : Réveillon eût ouvert sa caisse.

Le matin du trentième jour, Ingénue, qui avait comme Christian, tout compté, heures, minutes et secondes, le matin du trentième jour Ingénue, au retour de la messe, où elle était allée prier Dieu de lui donner des nouvelles de Christian, trouva, en rentrant chez elle, sa chambre pleine de fleurs, des robes sur toutes les chaises, et un trousseau complet sur son lit.

En apercevant toutes ces belles choses, Ingénue fondit en larmes, car elle comprit qu'elle n'avait plus aucun prétexte de refuser Auger.

Lui, de son côté, était si gai, si content, si radieux, si empressé, si respectueux ; il avait des yeux si tendres, que tout le monde s'intéressait aux amours du pauvre pêcheur, dont la conversion, qui faisait le plus grand éloge de l'éloquence du curé Bonhomme, faisait grand bruit dans le quartier.

Certes, Ingénue pouvait ne pas aimer le pauvre jeune homme ; mais, en vérité, elle eût été trop injuste de le haïr.

Il y a plus : au point de vue de la vie commune, de la vie bourgeoise, elle avait entendu faire un si grand éloge d'Auger, qu'elle ne doutait point qu'elle ne fût heureuse avec lui.

Elle demanda encore quinze jours. Rétif débattit fort ces quinze jours. En supposant que Christian n'eût été que blessé, le malade devait marcher rapidement à sa guérison.

Le lendemain du jour où Ingénue serait madame Auger peu importait à Rétif que Christian reparût : il connaissait la candeur d'âme d'Ingénue, et savait que son mari, quel qu'il fût, n'avait rien à craindre.

Et puis, au fond de ce cœur si douloureusement blessé, il y avait ce pauvre petit sentiment de satisfaction de devenir femme, ne fût-ce que pour montrer à son infidèle que certains hommes ont le courage d'épouser la jeune fille qu'ils ont dédaignée.

En outre, elle allait, — et c'était bien quelque chose, — occuper une certaine place dans cette grande maison Réveillon, dont le caissier allait devenir la cheville ouvrière.

Il y avait encore ceci : c'est qu'Ingénue allait être mariée avant dix-sept ans, lorsque les demoiselles Réveillon, qui étaient connues dans le quartier pour être millionnaires, ne l'étaient pas encore à dix-neuf et vingt.

Tout cela, il faut le dire, n'était qu'un voile ; Ingénue le brodait de folles fantaisies, et le jetait sur ses tristes pensées ; mais elle sentait bien, en réalité, que ce voile n'était qu'une gaze fragile qui s'enlèverait au premier souffle de Christian, si Christian reparaisait dans l'horizon de sa vie.

Auger poussa vigoureusement à la roue de la fortune qui tournait pour lui. Il se dévoua corps et âme, jour et nuit, à la conclusion de ce mariage, qui, grâce aux instances du curé Bonhomme, lequel avait réclamé le privilège de ma-

rier les époux, fut fixé au quinzième jour, c'est à-dire à celui qui devait clore le nouveau délai demandé par Ingénue.

Rétif, lui aussi hâtait le dénouement ; il avait toujours peur de voir sortir de terre le fantôme de l'ancien amoureux, qui, une fois guéri, viendrait redemander son amoureuse.

Néanmoins, le romancier était plus qu'à moitié rassuré par le silence opiniâtre que depuis quarante-quatre jours avait gardé Christian.

Selon Rétif, inventeur de surprises et de moyens de théâtre, rien n'eût dû empêcher le jeune homme de donner de ses nouvelles.

Et, sur ce point, le père et la fille pensaient exactement de la même façon.

Aussi se disaient-ils que, puisque Christian n'avait point écrit ou envoyé quelqu'un, c'est qu'il avait renoncé à Ingénue ou qu'il était mort.

Jamais, depuis le jour où il y avait eu une discussion devant Santerre sur un page blessé, jamais la glace n'avait été rompue de nouveau entre Ingénue et son père.

Deux ou trois fois Ingénue avait été reprise de cette idée de profiter de l'absence de son père pour tenter un voyage aux écuries d'Artois : mais à chaque fois un double souvenir l'avait retenue : celui de Marat, celui de Charlotte Corday.

Lorsque le mariage fut bien décidé, on arrêta dans la maison de Réveillon, au faubourg Saint-Antoine, un logement composé de cinq pièces, dont deux, à part sur le palier, étaient destinées à la chambre et au cabinet de travail de Rétif, tandis que les trois autres devaient faire la chambre, le salon et la salle à manger des nouveaux époux.

Les derniers jours venus, on s'occupa des rideaux et des meubles, du renouvellement du linge et de la vaisselle ; on prit des mesures, on colla des papiers neufs fournis avec générosité par Réveillon ; en un mot, trois jours avant le mariage, il ne manquait plus au mariage que la cérémonie.

L'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet prépara une de ses modestes chapelles.

Mesdemoiselles Réveillon envoyèrent fleurs et gâteaux bénis ; Santerre fournit le joueur d'orgue.

Le quinzième jour arriva : c'était on se le rappelle, celui qui était fixé pour la cérémonie. Il tombait un samedi.